

# Des prêtres alsaciens incorporés de force se souviennent

Jean-Pierre PAVIE • Léon HÉGELÉ • Joseph SIFFERLEN •  
François ARNOLD • André JAEG • Aloyse KIEFFER •  
Armand DIRRINGER • Robert ROSENBLATT •  
Claude STEINMETZ • Pierre OBRECHT

Témoignages rassemblés  
par Joseph SIFFERLEN

*Préface de Mgr Luc RAVEL  
Archevêque de Strasbourg*

*Introduction de  
Jean-Noël GRANDHOMME*



Éditions du Signe

# JEAN-PIERRE PAVIE

SANITÄTER, KANONIER, PANZERJÄGER

Pourquoi, après tant d'années, me suis-je décidé à écrire ces mémoires de guerre? Un ancien combattant se sent gêné de raconter ses aventures et ses peines à des gens qui les recueillent comme une histoire, une simple histoire comme on en entend tant d'autres. Une sorte de radotage sénile, en somme. Entre nous, anciens de la guerre, nous évoquons ces faits, à cœur ouvert, sans vantardise, car nous nous adressons alors à des camarades, à des gens qui ont vécu ces mêmes tourments dans leur propre chair et chaque mot ressuscite en eux une partie de leur vie.

On m'a demandé de raconter ma guerre à moi, non pas parce qu'elle a été extraordinaire - j'ai eu une chance inouïe - mais comme simple témoignage parmi d'autres certainement beaucoup plus intéressants. La plupart de mes camarades ont enduré, ont souffert, ont été mêlés à l'enfer du feu, bien plus que moi. Certains ont écrit leur vie dure, pleine de sacrifices sanglants. Mais le véritable problème n'est pas là. Tous les soldats, allemands, alsaciens ou autres ont partagé la même vie, en général, les mêmes tourments, les mêmes peurs. Notre problème à nous, Alsaciens, c'est que nous avons subi cela à contrecœur, malgré nous, pour une cause qui n'était pas la nôtre. Nous nous sentions balancés entre la sauvegarde de notre vie et notre participation obligée, que nous essayions de rendre minime, la plus faible possible, la plus mauvaise possible, aux opérations d'une armée ennemie.

Nous qui avons été éduqués à faire tout de notre mieux, nous voici confrontés à une obligation contraire: suivre sans vouloir suivre, faire le minimum et le moins bien possible, sabotage physique et moral, si je puis dire.

Je crois que les cheminots français du film *La Bataille du Rail* se trouvaient un peu dans le même cas que nous, deux devoirs contradictoires. Enfin ceux que nous devions combattre étaient en principe nos amis. Mais les Russes nous ont traités comme des ennemis. Il est vrai que les communistes ne



Von den Bestimmungen auf Seite 54, 55 und 56  
habe ich Kenntnis genommen

*Jean Pierre Pavie*

(Eigenhändige Unterschrift des Inhabers - Rufname, Familienname)

Größe in Zentimetern .....

Augenfarbe .....

Körperbauform .....

Haarfarbe .....

Besondere Kennzeichen  
(z. B. Brillenträger) .....

Blutgruppe .....



respectent l'homme qu'en tant qu'il sert le parti. Les cadavres vivants qui sont revenus de leurs camps en témoignent. Au fond, j'ai été un chanceux, et j'en remercie Dieu, dont la présence apaisante m'a toujours soutenu.

Les jeunes, paraît-il, veulent rassembler des témoignages de toute sorte, venus de tout côté, par curiosité et aussi pour approfondir leurs connaissances d'un temps qui fait partie de leur programme d'histoire. C'est cela qui m'a incité, après plus de soixante ans, à répondre à cette sollicitation et à exhumer mes souvenirs. Je l'ai fait volontiers, rappelant ainsi une partie de ma jeunesse envolée. Une jeunesse que la guerre nous a volée.

Que ce petit travail puisse susciter en eux le désir de paix, l'horreur de la guerre et de la violence en général. Qu'il raffermisse en eux le besoin impérieux de la fraternité entre les peuples.

## RAD [ÉTÉ 1941]

### SÉMINAIRE FREIBURG IM BREISGAU [1942]

Même après tant d'années, persiste en moi un sentiment amer : le choc, l'abattement devant le spectacle lamentable d'une armée française abandonnée, en déroute, qui, en juin 1940, traînait les pieds vers les cols des Vosges, et surtout devant les visages radieux, épanouis des soldats allemands qui traversaient Guebwiller en chantant.

Trois jours avant la date du baccalauréat, on avait fermé écoles et lycées. L'université de Strasbourg s'était réfugiée dès l'automne 1939 vers Clermont-Ferrand. Un appel nous incitait, nous les hommes de 18 à 45 ans, à gagner Belfort par n'importe quel moyen. En groupe, nous avons marché de Guebwiller jusque vers Lachapelle. Là on nous a appris que les Allemands avaient déjà atteint la frontière suisse et ainsi fermé la Porte de Bourgogne.

Et commença le sinistre temps de l'Occupation allemande et de la dictature nazie.

Il nous a fallu suivre, en allemand, la *achte Klasse* et passer l'*Abitur*, (équivalent au baccalauréat) également appelé *Reifeprüfung*, à l'été 1941. Dès octobre de la même année les natifs de la classe 1922, ma classe, ont été enrôlés au *RAD*, *Reichsarbeitsdienst*.

Ce n'était pas une formation militaire, disait-on, mais une organisation destinée à mélanger, par un même travail, les diverses couches sociales : paysans, ouvriers, artisans, intellectuels, pour former la grande famille allemande.

Et aussi pour l'abreuver jusqu'à satiété de discours nazis.

Ainsi, avec une quinzaine d'Alsaciens mêlés à un groupe d'Allemands, à Edesheim, dans le Palatinat, au pied de la *Ludwigsböbe*, un des châteaux du célèbre Ludwig II, ancien roi de Bavière, j'ai appris à drainer des champs humides, à creuser des abris anti-aériens et aussi à rigoler. Ne vous méprenez pas ! Il s'agissait de tirer des rigoles à travers champs pour mettre au-dessus la terre du dessous. Tout cela sous une discipline toute militaire : baragues, uniforme brun, garde à vous, on ne marche pas on court, on ne parle pas on crie, salut hitlérien le bras levé...

Notre arme : der *Spaten*, la bêche enregistrée comme *RLAG n°1 Reichsleitungsarbeitsgerät n°1*, (instrument de travail de la direction du *Reich* dont il fallait savoir réciter par cœur, mot à mot, sans hésitation, la description réglementaire. Je pourrais, aujourd'hui encore, vous la débiter.

Nous avons été obligés de prêter serment de fidélité au *Führer*. Que vaut un serment dans ces conditions ? Nous nous en sommes tirés par une pirouette en jouant sur les mots. Mais il restait en nous ce goût amer d'être devenus esclaves.

En janvier, on nous distribua des fusils et nous en enseigna le maniement ; Il fallait savoir démonter et remonter la culasse, les yeux bandés : la guerre se fait aussi la nuit. Il fallait aussi, évidemment, en connaître par cœur la description : das *Gewehr 98k* ist eine *Hieb-, Stich- und Schußwaffe*. *Es besteht aus sieben Hauptteilen*, etc... : (Le fusil 98k est une arme d'estoc, de taille et de tir, composée de sept parties principales...)

En février 1942, soudain, on renvoya les Alsaciens dans leurs foyers, car ils n'étaient pas encore dignes de suivre cette unité transférée en Grèce et mise sous commandement militaire. Personne d'entre nous ne s'en est plaint, bien sûr !

Souvenir du froid polaire : défense de faire du feu, la nuit ! Souvenir de la neige épaisse qui nous arrivait presque au genou !

Souvenir des brimades pour un rien, une minuscule tache sur l'uniforme, un peu de cendre restée dans le poêle, un soupçon de poussière cachée sur une poutre de charpente apparente du baraquement, le soir, à la *Stubenabnahme*, contrôle de propreté de la chambre, et on vous envoyait

courir et plonger dans la neige poudreuse, pieds-nus, en chemise de nuit: *hinliegen, aufstehen, marsch marsch!* (couché par terre, debout, au pas de course) Cela durcit un homme, nous disait-on.

Souvenir d'un accident d'avion, le mercredi, 12 novembre. Vers Neustadt trois zincs à double voilure évoluaient dans le ciel; un instructeur, je suppose, exécutait une figure, les autres la réalisaient à sa suite. Soudain nous avons vu le troisième avion heurter le deuxième et tomber en vrille; le pilote s'éjecte mais son parachute accroche l'empennage, chute probablement mortelle. Aussitôt mot d'ordre: *Sie haben nichts gesehen. Verstanden?* (Vous n'avez rien vu. Compris?)

Souvenir aussi de la fête de Noël. Les Allemands l'appelaient *die Sonnenwende*. (Solstice)

Un paysan avait gratifié l'unité d'un tonneau de vin. Edesheim, en effet, se trouve sur la Weinstrasse (route du vin en Palatinat.) En Allemagne, une fête entre hommes dégénère souvent en beuverie. Par prudence je me suis porté volontaire pour monter la garde cette nuit-là. Bien m'en prit car, après minuit, il nous a fallu ramasser et porter dans les baraques les hommes qui au contact de l'air froid s'écroulaient dans la neige. Souvenir enfin des longues heures passées dans les abris quand les avions anglais bombardaient la Ruhr toute proche.

### J'ai entendu un homme susurrer un petit poème que j'ai retenu :

*Lieber Tommy fliege weiter*

*Hier Sind nur noch Ruhrarbeiter.*

*Fliege weiter nach Berlin:*

*Die haben am lautesten „Ja“ geschrie'n.*

**Cher Tommy, aviateur Anglais, continue de voler.**

**Ici il n'y a que des ouvriers de la Ruhr.**

**Continue vers Berlin.**

**Ils ont été les plus forts à crier «Ja.»**

Et maintenant que nous revoilà dans nos foyers? L'occupant a supprimé la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg redevenue allemande.

Il nous reste donc, à nous, les rescapés du *RAD*, de rejoindre nos confrères séminaristes strasbourgeois à l'université de Freiburg im Breisgau, qui, elle, a une faculté de théologie catholique. Mais voilà que l'administration allemande met le holà. Elle y craint une trop forte concentration d'Alsaciens alors que les étudiants allemands sont, la plupart, au front, et préfère nous envoyer à Tübingen, ville plus éloignée de l'Alsace. On se méfie de notre esprit frondeur. Après d'âpres discussions, les autorités religieuses de Strasbourg arrivent à faire fléchir les Allemands et j'ai pu avec mes confrères accomplir le semestre d'été et passer les premiers examens.

Je garderai de ce séjour au *Konvikt*, le séminaire de Freiburg im Breisgau, un excellent et merveilleux souvenir s'il n'y avait pas eu cette guerre. Le directeur, le chanoine Wendelin Rauch, qui deviendra après la guerre archevêque du diocèse, était un homme de cœur, prêt à nous aider, prêt à nous reconforter, il nous traitait en adultes responsables, il nous faisait confiance et nous n'avions aucune envie de la trahir. Il m'a hébergé quelques jours en 1944 lors d'une courte permission alors qu'il m'était interdit déjà de traverser le Rhin. Je lui garde ma vénération et ma profonde reconnaissance.

Quelle déception quand, la paix revenue, nous avons retrouvé le Grand Séminaire de Strasbourg, avec son esprit sulpicien, étroit, mesquin, étriqué, soupçonneux: les anciens combattants n'avaient même pas le droit de sortir seuls, eux qui avaient su assumer leurs responsabilités.

Pendant les vacances d'été, tout étudiant, d'office, se voyait astreint à participer à l'effort de guerre et contribuer à la victoire. *Räder müssen rollen für den Sieg.* (Les roues doivent rouler pour la victoire). Je me suis donc trouvé, bien malgré moi, pendant huit semaines, en bleu de travail, à l'usine Siemens de Guebwiller, où on ne savait d'abord pas quoi faire de moi, un étudiant en théologie. J'ai aidé, si je puis dire, à assembler des interrupteurs à air comprimé pour courant triphasé, j'ai creusé des rainures dans les têtes de vis, j'ai découpé des tôles au chalumeau, sur une machine automatique s'entend, je me suis souvent fait oublier en me planquant dans l'ascenseur que maniait une vague connaissance de mon père. Quelques jours avant la fin de ce stage, on m'a fait faire du travail de nuit pour m'être absenté, sans excuse, le jour de la fête de l'Assomption, qui n'est pas fête légale en Allemagne. Je ne l'ai pas regretté, car, si je ne faisais pas grand-chose pendant la journée, la nuit, dans un atelier presque désert, sans

contremaître, je la passais à discuter avec les quelques ouvriers présents plutôt que de travailler à la victoire du Grand Reich.

Et il y eut ce 25 août 1942 de sinistre mémoire. La grande douche froide qui révolta le peuple d'Alsace : le *Gauleiter* Wagner décrète l'incorporation des Alsaciens-Lorrains dans l'armée allemande, en commençant par la classe 1922, la mienne !

Première réaction unanime des jeunes : « Jamais ». Et s'amplifièrent les fuites vers la Suisse ou par les Vosges. On a proposé à notre groupe de camarades une filière d'évasion vers la Suisse. Tentant, n'est-ce pas ? Le chanoine Kuentz, curé de la paroisse Notre-Dame, nous a fait remarquer les risques que nous prenions : nos familles déportées, leurs biens saisis et laissés à des Allemands, sans compter les privations et sévices infligés par la police. À nous autres, séminaristes, il a ajouté : nous nous destinions à servir l'Église d'Alsace, elle aurait besoin de nous quelle que fût l'issue de la guerre, nous étions libres encore à l'égard du diocèse, mais la vie de prêtre exigeait des sacrifices et du renoncement, cependant quel qu'il fut, il respectait notre choix. Et nous, les séminaristes, nous sommes restés ; quelques-uns de nos camarades ont profité de cette filière et ont réussi à gagner la Suisse et la France Libre. Leurs familles ont payé le prix prévu par notre curé. En 1945 ils sont revenus triomphants dans les rangs de la Première Armée Française, en libérateurs, fêtés, en tête des cortèges, acclamés lors des commémorations, alors que nous, les « Malgré-Nous », nous nous tenions, penauds, relégués à l'ombre, oubliés. Et pourtant il nous avait fallu du courage pour assumer notre décision en nous doutant de ce qui nous attendait. Fêtes un peu amères : à eux la gloire, à nous l'oubli ! Mais nous étions enfin libres.

En septembre, nous avons reçu, chacun, par la poste, une convocation à nous présenter au Foyer Protestant réquisitionné pour l'occasion. Nous y avons trouvé porte close.

Une faille dans la traditionnelle impeccable organisation allemande ? Après une bonne heure d'attente, nous avons défilé par la rue de la République, rebaptisée évidemment Adolf Hitler Strasse, en tenant des allumettes allumées, pauvre pastiche des défilés du Quatorze-Juillet. Cela



LE GAULEITER ROBERT WAGNER  
(1895-1946)

CHEF DE L'ADMINISTRATION CIVILE  
EN ALSACE DE 1940 À 1944.  
ILLUSTRATION TIRÉE DE *BEAMTEN  
IM GROSSDEUTSCHEN REICH,  
KARLSRUHE, 1941*  
(COLL. PARTICULIÈRE).

n'a pas plu du tout aux autorités, mais il n'y eut, à notre grand étonnement, aucune réaction directe. Silence aussi dans la presse. Quelques jours après, nouvelle convocation, portée cette fois-ci par des policiers en uniforme.

Alors là, la grosse artillerie ! L'orateur, un architecte alsacien sans envergure, rallié à la cause allemande dans l'espoir sans doute de travail régulier, nous a agonisé de reproches, de récriminations, de menaces et s'est lancé dans une apologie effrénée du nouveau régime : il nous avait libéré du joug franco-marxiste, il nous apportait bonheur, justice, prospérité ; d'ailleurs il était en train d'anéantir le judéo-marxisme et nous faisait à nous, Alsaciens, l'honneur de participer à cette lutte vitale pour l'Europe. Tout cela était d'autant plus déroutant que son frère, ultra-francophile, appelait à la résistance contre l'occupant. La situation faisait éclater certaines familles. Vinrent des questions directes adressées à chacun d'entre nous. « Vous ! Pourquoi avez-vous participé à ce ridicule défilé ? ». Le premier répondit : « Ben, j'ai fait comme tout le monde ». Colère de l'orateur, gesticulations, invectives contre la pourriture française, le manque de personnalité, l'esprit de troupeau.

Le deuxième interrogé répondit la même chose. La colère menace de tourner à l'hystérie. Voilà que l'esprit lycéen s'éveille en nous, les étudiants, et passe aux autres, vous savez cet esprit qui cherche la faille, le moyen de désarçonner le professeur et lui faire perdre ses moyens. Mais la voilà, cette faille ! Et chacun de répéter cette même phrase, en prenant l'air le plus idiot. Et dans ce domaine l'Alsacien est passé maître : c'est même son arme préférée. Quelle soirée, mes amis ! Pâle, crispé, l'orateur leva la séance. Nous sommes rentrés chez nous, un peu inquiets tout de même. *Der Führer hat immer Recht. Führer befiehl, wir folgen dir.* (Le Führer a toujours raison. Führer commande, nous te suivons). L'esprit nazi n'imposait-il pas, lui aussi, l'esprit de troupeau ? Obéissance absolue sinon...

## LEIPZIG : VIE DE CASERNE [SERMENT AU FÜHRER]

Ce qui était en train de se tramer, contrevenait gravement au droit international. Aucun article de l'armistice ne mentionnait particulièrement l'Alsace. Nous restions donc en droit un territoire français occupé et gardions la nationalité française. On sait comment les Allemands respectaient les traités : ils les bafouaient quand cela leur convenait, d'après

la loi du plus fort. D'emblée ils considéraient l'Alsace annexée de fait, ainsi que tous les territoires que le traité de Versailles, en 1919, leur avait enlevés.

*Heim ins Reich!*

Enrôler leurs ressortissants dans la *Wehrmacht* leur semblait normal, quoi qu'en dise le droit. À cette époque de 1942, la gloire de cette invincible armée commençait à pâlir, il fallait des forces fraîches pour combler les pertes: alors on puise où l'on peut. Les protestations du gouvernement français aboutissaient au panier. Cependant, pour essayer de se forger bonne conscience devant le monde et donner à leur entreprise un simulacre de légalité, ils accordaient ou plutôt imposaient la nationalité allemande à tous ceux qu'ils enrôlaient dans la *Wehrmacht*. La refuser vous envoyait illico dans un camp de concentration, à Schirmeck par exemple.

Français de cœur, nous voici donc destinés à devenir allemands le jour de notre incorporation. Nous porterons alors une double nationalité, l'une abhorrée mais imposée, l'autre désirée mais non reconnue par les nouveaux maîtres.

Il faut d'abord passer par le conseil de révision. Appel des noms. Le premier répond: «Présent».

L'*Unteroffizier* rectifie: *Man sagt: hier!* (on dit ici) et fait répéter. Parfois, pas de réponse mais on entend susurrer en alsacien: *Er esch geh Kaas hobla*, il est allé chercher du fromage, allusion à ces Alsaciens d'avant 1914 qui, sous prétexte d'aller chercher du fromage dans une des fermes des Hautes-Chaumes, traversaient en catimini la frontière. Sans retour. Rires étouffés dans les rangs. Le sous-officier nous regarde un peu étonné, il ne comprend pas et continue d'égrener les noms. Puis, penauds, nus, nous nous tenons devant la commission, pauvre image de notre pays dépouillé.

Évidemment, pas de fête des conscrits comme avant la guerre. Chacun retourne chez lui, l'oreille basse. Journée pénible, très pénible. Nous étions dans les 120 ce jour-là; après la guerre, devant le conseil de démobilisation, nous n'étions plus que 88.

Le 16 octobre 1942, je me présente à la caserne de Haguenau et rejoins un grand nombre de jeunes Alsaciens révoltés, râleurs mais bien obligés de se soumettre aux événements. Le soir, après nous avoir servi une soupe chaude, on nous dirige à pied vers la gare. Une immense foule nous y attend: paroles et gestes de sympathie, des pleurs et des encouragements, des mains qui nous effleurent. Quand le train s'ébranle, jaillit soudain,

spontanément, une immense et vibrante Marseillaise, quelques drapeaux français s'agitent.

Cet immense courant de chaleur nous fait venir les larmes aux yeux: l'Alsace soutient ses enfants. Aucune réaction ni des soldats, ni des autorités. Surprise? Tactique?

Le train, très long, se traîne dans la nuit. On nous a installés dans des voitures de troisième classe, toutes les banquettes sont occupées. Peu après Haguenau, coup de frein brutal: quelqu'un a tiré le frein d'alarme. L'excuse toute trouvée: une maladresse en manipulant une valise. Les camarades ont manipulé très souvent leur valise, cette nuit-là, et s'y sont pris de plus en plus maladroitement. Silence, résigné mais inquietant, des accompagnateurs.

On nous fera payer cela au petit matin, loin de notre patrie!

Au fur et à mesure des arrêts dans les gares, le train s'allège, les groupes descendent pour rejoindre leurs casernements.

Alors là, certains accompagnateurs commencent à se défouler; des cris: *runter, raus, schnell schnell*, (descendez, sortez, vite, vite) accompagnés d'invectives traditionnelles que nous entendrons souvent: *Schlappschwanz, Blödkerl, Idiot, Esel, Krummbein, Sie hat Gott in seinem Zorn erschaffen*. (Débiles, idiots, pieds tordus, dieu vous a créés dans sa colère)...et j'en passe et des meilleures.

Tout cela pour houspiller un groupe qui s'efforce de rester amorphe, impassible. *Wir werden Sie schon runterkriegen, blödes Volk!* (Nous allons déjà vous mâter, bande de débiles). Aïe, aïe, aïe, cela commence mal.

Notre groupe de vingt Alsaciens, le dernier à quitter le train, descend dans l'immense gare de Leipzig, ville de la célèbre *Völkerschlacht*, bataille des nations et: vive Napoléon! Nous sommes cinq séminaristes catholiques qui nous connaissons déjà. Certains instructeurs nous appelleront: *Himmelskomiker, volkspolitische Blindgänger*. (Comiques du ciel, politiquement ratés.) Les liens se tissent vite avec les autres qui se révéleront de chics types. Contrairement à ses collègues l'*Unteroffizier* Kittler, notre accompagnateur, n'a rien du traditionnel Prussien gueulard, d'ailleurs il est Saxon. Il nous parle d'un ton presque paternel, comme si rien ne s'était passé.

Tout se passera bien, il n'aura aucune difficulté avec nous. Il sera un de nos *Ausbilder*, un instructeur méticuleux, strict, mais sage et pondéré.



En tramway, il nous conduit à la caserne de la *Heeresstrasse*, la 5. Sanitäts-Ersatz-Abteilung 4. On fera de nous des infirmiers militaires.

Dès le premier jour, un grave incident faillit mal tourner. Lors de la prise des uniformes, l'un de nous, attardé, rencontre un officier. *Wo geben Sie hin? - Ich geb' das Plunder hoblen - Was? Die deutsche Uniform nennen Sie Plunder? Ich werde Sie vors Kriegsgericht stellen!* (Où allez vous? Je cherche mes frusques. Vous appelez l'uniforme allemand «Plunder»? Je vais vous traduire en conseil de guerre!!) Comment expliquer à cet officier que chez nous - le mot le fait tiquer - Plunder n'a pas le même sens qu'en Allemagne - *Sie sind aber in Deutschland!* (Mais vous êtes en Allemagne) -

Chez nous, en Alsace, ( re-tic ) le mot n'a pas le sens de guenille comme en Allemagne ( re-re-tic ) puisque nous parlons même de *Sonntagsplunder* (habit du dimanche). Avec un certain sourire nous lui faisons remarquer que c'était même le sens premier du mot avant qu'il évolue en Allemagne vers un sens péjoratif, mais pas chez nous - pas de tic cette fois-ci. Sommes-nous arrivés à le convaincre qu'il existe ce qu'on appelle en linguistique: des faux frères? Il tourne le dos et s'en va. Ouf! Mieux valait à l'avenir bien mesurer ses paroles. Et comprendre celles des autres. *Laufen*: L'Alsacien marche, l'Allemand court. Encore un de ces pièges!

Quand nous parlions l'alsacien entre nous, on nous interpellait: *Reden Sie deutsch!* Parlez allemand!

La vie de caserne? Tant de camarades l'ont décrite. Rude, très rude, discipline de fer, drill prussien que déjà avaient subi nos pères entre 1871 et 1918, alors que eux aussi devaient servir dans l'année allemande, à contrecœur. Nous supportions les vexations d'autant plus mal qu'elles nous étaient infligées par une armée qui n'était pas la nôtre et que nous aurions préféré combattre. Les Allemands, eux, les acceptaient sans récriminer, étaient même fiers de se montrer à la hauteur, alors que nous, il fallait bien passer par là, contraints et forcés.

C'est vrai aussi qu'elles nous prouvaient jusqu'où peut aller un homme et dévoilaient des forces insoupçonnées cachées en nous. Nous les acceptions donc, dans l'espoir que cette instruction virile nous servirait le jour où nous pourrions passer à l'ennemi.

Et le *Strafexerzieren!* Cette punition sanctionnait tout manquement jugé grave par l'instructeur: deux heures à courir, à manier le fusil, à subir à plusieurs reprises le fameux parcours du combattant redouté dans toutes les armées, *hinliegen, aufstehen*, (couché par terre, debout), ramper à travers

la boue sans salir le fusil et se présenter une heure après avec un uniforme propre. On en sort épuisé. J'ai subi cela une fois à cause d'une petite tache sur le dos de ma veste.

En somme, on cherchait à former des automates, des robots, à faire de l'homme un numéro dépersonnalisé, aveugle, obéissant jusqu'à l'extrême, dépourvu de toute initiative non reconnue et approuvée. Force de l'armée allemande, mais aussi sa faiblesse. Privé de chef, le simple soldat, dans la débâcle surtout, ne savait plus que faire puisqu'il ne savait qu'obéir, la crainte de sanctions le paralysait: le *Kriegsgericht*, (Conseil de guerre) menaçait et au front la SS surveillait.

Nous jouissions aussi de certains moments de calme, mais sous surveillance: nettoyage en commun du fusil et du *Koppel*, le ceinturon. Ce dernier, noir, il fallait l'astiquer, le faire briller. Certains crachaient dessus, comme on le voit faire par les valets de chambre au cinéma J'avais trouvé un truc épatant: le frotter avec la stéarine d'une bougie, cirer, brosser. Cela marchait, il brillait, on l'admirait même, mais il ne fallait pas le plier car l'enduit s'écaillait facilement. Pourvu que cela dure jusqu'à l'inspection, n'est-ce pas?

Autre évènement: le *Stiefelvalken*. Il s'agissait d'enduire les bottes de graisse, masser avec la paume de la main, nue évidemment, jusqu'à ce que le cuir soit assoupli et ait absorbé toute la graisse. Action lente et fastidieuse sous surveillance d'un sous-officier qui sanctionnait notre travail en bien ou en mal.

Un rare moment agréable: apprendre les chansons. Les Allemands avaient de merveilleux chants qui facilitaient la marche.

L'Allemand chante et aime chanter: *ein Heller und ein Batzen* (petite monnaie), *Schwartzbraun ist die Haselnuss* (la noisette est bleu-noir), *der Westerwald* et tant d'autres, surtout *die blauen Dragoner* (dragons bleus), le tout premier chant que j'ai appris et que j'écoute encore avec ravissement. Des ignorants les appellent encore aujourd'hui des chants hitlériens et se moquent du *beidi heido*, alors que presque tous, on les chantait déjà bien avant 1914, certains avant 1870 *Fern bei Sedan*, même du temps napoléonien comme *hobe Tannen*, et surtout le bien connu *ich hatt' einen Kameraden* (j'avais un camarade) Ce qui leur a nui, c'est d'avoir été chantés par les soldats du *Führer*. Mais cela n'enlève rien à leur beauté de chants populaires, ils ont le courage d'évoquer la mort du soldat, la solitude de l'épouse ou de la fiancée. Une vue réaliste. Des chants nouveaux, nazis, il y en avait aussi, hélas.



Le samedi matin, *Revierreinigen*, faire le ménage. Tout, chambres, couloirs, débarras, tout devait être nickel et cela signifie en allemand proche de la perfection.

Les sous-officiers contrôlaient, sanctionnaient, faisaient refaire. Mieux valait faire le travail consciencieusement pour gagner du temps. L'expérience du *RAD* m'avait appris que les chefs ne s'attardaient guère dans la baraque des toilettes: un coup d'œil rapide et hop, fini. À l'armée, j'étais donc toujours volontaire, le samedi, pour nettoyer les lieux d'aisance. Travail facile et même pas dégoûtant mais que personne n'aime faire.

Quelques seaux d'eau, la serpillière, un coup de brosse aux cuvettes et attendre pour faire croire que le travail était particulièrement pénible. Je n'ai jamais eu d'histoire.

On subissait aussi impromptu des inspections d'armoires, die *Spinde*. Il fallait que la brosse à dents soit toujours humide, je n'ai jamais su pourquoi. Mon camarade Bastian - je me permets de le citer, il est mort, hélas - bien connu depuis en Alsace, puisque, prêtre et chanoine, il dirigeait la Caritas, Bastian donc, qui était de ma compagnie, pour éviter une sanction, cracha sur sa brosse à dents. Le sous-officier le voit: il l'envoie parcourir les couloirs en criant: *Ich hab auf meine Zahnbürste gespuckt!* (J'ai craché sur ma brosse à dents) Au retour, le sous-officier lui dit, il fallait s'y attendre: «Je n'ai rien entendu!» Et notre Bastian de refaire le même parcours en criant à tue-tête.

Chaque chambrée avait l'un ou l'autre jour droit à une brimade organisée. Ce soir-là c'était notre tour.

Tout le monde est couché, on attend le sous-officier de service, par hasard notre fameux *Unteroffizier* Kittler, ce soir-là métamorphosé en grincheux. *Stubenabnahme*. Il lui semble voir une poussière. *Alles auf!* Debout tout le monde!

Tous sur les armoires! *Ein Lied! Vom Himmel hoch da komm 'ich her* (Je viens du ciel, cantique, nous étions près de Noël). Pas le temps d'entonner.

Tous sous les lits! *Ein Lied! Im tiefen Keller sitz'ich hier*. (Un chant: assis dans la cave profonde). Dès la première note, arrêt, il nous faut sortir lits, armoires, tables, passer le sol à l'eau, remettre tout cela en place, tout cela en chemise de nuit et pieds-nus. *Antreten!* Nous voici tous en rang, semblables à des angelots crottés. Garde à vous! En principe claquement des talons. C'est difficile, pieds-nus. Et hop! *Marsch marsch, hinliegen, aufstehen, antreten!* Demain matin, revue du linge de corps!

Nous avons bien joué notre rôle, nous étions des hommes, pas comme ces Français dégénérés, nous a dit le *Hauptfeldwebel*, (adjudant-chef). Nous nous sommes alors demandé pourquoi les officiers, sous-officiers, tous les soldats rêvaient d'aller à Paris ou simplement en France!

Ce *Hauptfeldwebel* - je ne me rappelle plus son nom - était un homme sec, autoritaire, un pisse-froid, il tenait tout le monde en laisse, hommes et sous-officiers, décidait de tout et faisait marcher la compagnie à lui tout seul. On craignait ses réactions. Le chef en titre, le *Oberarzt und Kompaniechef* (médecin chef et chef de compagnie) *Doktor Ziegler*, homme amorphe, insignifiant, pas méchant, laissait faire et suivait les avis de son subordonné. Lèvre pendante, la voix éraillée mais forte, il venait le matin faire son speech en se balançant sur ses pieds et frappant une badine contre ses bottes.

Puis il disparaissait du paysage. On le savait amateur de chevaux, de chasse et aussi d'alcool. Avec ses sous-officiers il faisait du booling une fois par mois: ils enlevaient tous leurs bottes, se mettaient à l'aise, enfilaient des savates et ingurgitaient schnaps et bière. Un soir, un *Feldwebel* lui présenta une paire de bottes, celles du *Feldwebel* Friebel disait-il, et lui suggéra de pisser dedans pour lui faire une farce. Il était déjà tellement saoul qu'il ne remarqua pas que c'était les siennes. Il le fit en rigolant. Plus tard, quand on les lui enfila, car il n'arrivait plus à le faire lui-même, il ne remarqua même pas qu'elles contenaient de l'urine, il ne remarqua pas non plus qu'on le ramenait chez lui. Son ordonnance passa le reste de la nuit à les nettoyer et à les faire briller pour le lendemain.

Les sous-officiers, pendant le service, se montraient intransigeants, sévères, ils criaient, injuriaient, mais après, le soir, ils devenaient humains, abordables.

C'est curieux comme un Allemand peut changer dès qu'il endosse un uniforme!

Parmi les *Hilfsausbilder*, les aides-formateurs, tous des caporaux, figuraient un pasteur protestant qui s'appelait Pohle, et un prêtre cat holique jésuite, Ogiermann. Étrange, car les Allemands n'enrôlaient pas les prêtres catholiques, déjà pour les priver de la gloire de la victoire! Il s'occupa de nous, séminaristes, mais nous défendit de révéler son état. Pourtant une petite strophe satirique circulait à leur sujet:

*Der Pohle und der Ogiermann Sind beide Kanzelredner.  
Sie brüll'n uns an, wie die Gemeind'  
Wenn sie zum Kirchgang nicht erscheint.  
Woll'n sie mal fluchen, ei der Taus?  
Wird gleich ein Halleluja draus.*

**Pohle et Ogierman sont tous deux prédicateurs.  
Ils nous engueulent comme leur paroissiens  
lorsqu'ils ne viennent pas au culte.  
S'ils ont envie de pousser un juron,  
il le transforment de suite en Alleluia...**

Il ne nous fit aucune autre confidence. Il s'arrangea, pendant le premier mois pour nous apporter la communion, le dimanche, derrière la caserne près d'un bosquet.

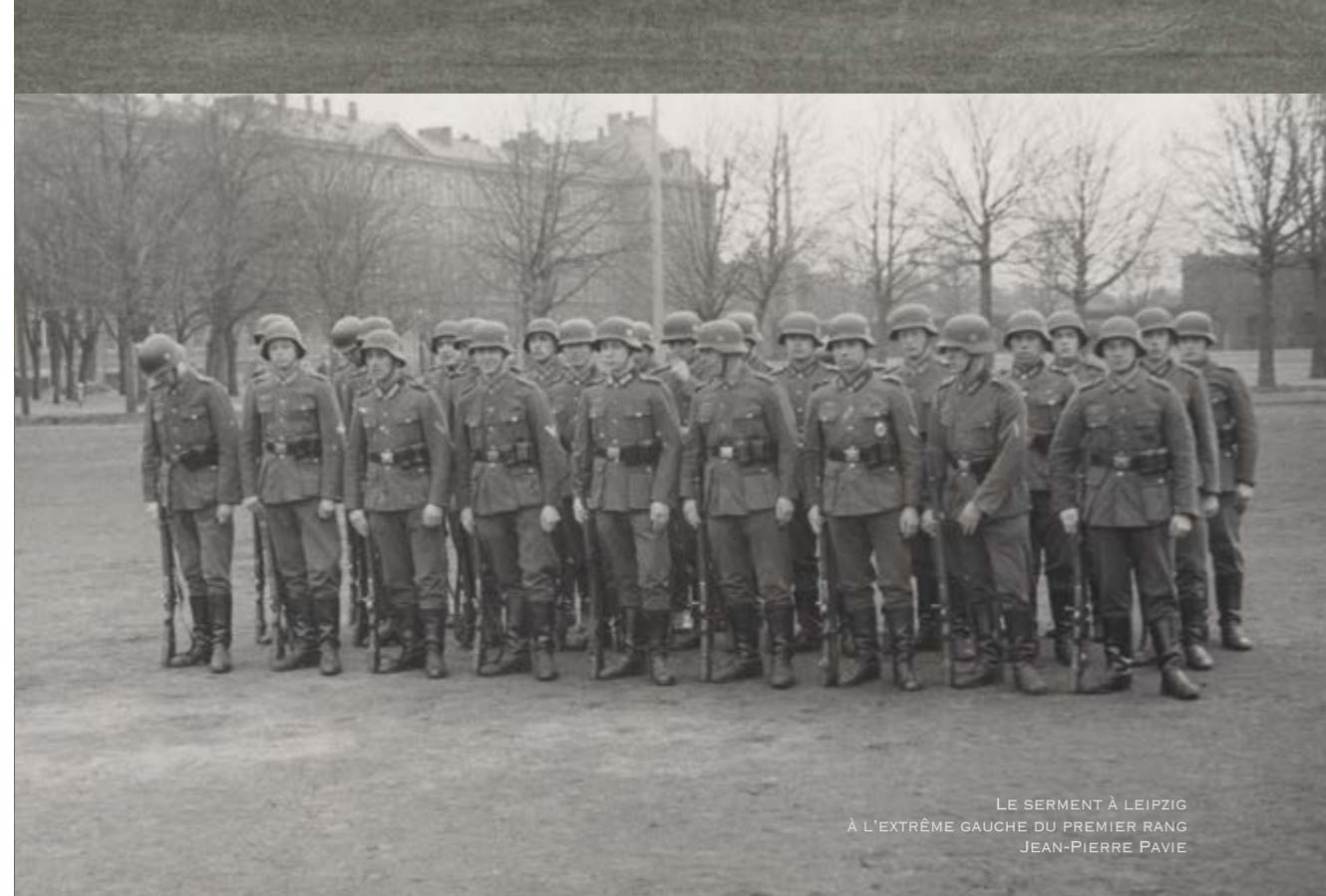
Aucun soldat, en effet, n'avait le droit de sortir de l'enceinte de la caserne avant sa Vereidigung, la prestation de fidélité au *Führer*.

Un gros problème pour nous cette *Vereidigung*! Il n'était pas question, pour aucun d'entre nous, de prêter ce serment. Alors comment y échapper? Cela se passait dans la cour, autour du drapeau, la compagnie réunie. Les voisins de rang nous épiaient, nous écoutaient car il fallait crier, il fallait donc tricher sans se trahir. Quatre Alsaciens ont carrément refusé.

On les a privés de sortie, on leur a imposé toutes les corvées, tous les travaux fastidieux jusqu'à ce qu'ils cèdent, ils ont fini par céder, ils ont dû prêter le serment devant l'officier sans pouvoir substituer un mot à l'autre.

Nous autres, nous avons décidé de crier bien fort: *Ich höre!* j'entends au lieu de *Ich schwöre*, je jure, heureux que dans toute langue les voyelles s'entendent mieux que les consonnes. Après la guerre, notre professeur de morale s'est fait chahuter car il nous a reproché ce simulacre de serment. Il commençait par ces mots: *Ich schwöre bei Gott diesen heiligen Eid* (je jure devant Dieu ce saint serment) et se terminait par:

*So wahr mir Gott helfe!* (Que Dieu me vienne en aide). Nous prenions donc Dieu à témoin, on le rendait complice d'une supercherie. On ne triche pas avec Dieu, disait-il. Il fallait ou bien faire le serment ou bien s'abstenir. C'est vrai que cela aurait été plus courageux. Heureusement, il ne nous a pas dit cela avant la guerre, avant notre départ!



LE SERMENT À LEIPZIG  
À L'EXTRÊME GAUCHE DU PREMIER RANG  
JEAN-PIERRE PAVIE



LA MISE AU PAS

# Des prêtres alsaciens incorporés de force se souviennent

- Jean-Pierre PAVIE front russe •
- Léon HÉGELÉ front de la Baltique •
  - Joseph SIFFERLEN Lorraine •
  - François ARNOLD Munich •
  - André JAEG front d'Italie •
- Aloyse KIEFFER front des Balkans •
- Armand DIRRINGER front russe •
- Robert ROSENBLATT front russe  
(camp de prisonniers de Tambov) •
- Claude STEINMETZ front russe (Breslau) •
- Pierre OBRECHT front de Normandie •